



AGNÈS LEDIG

Se le dire
enfin

*Mon hymne à la nature
et à la sensibilité*

Flammarion

Agnès Ledig

AGNÈS LEDIG

Se le dire enfin

De retour de vacances, sur le parvis d'une gare, Edouard laisse derrière lui sa femme et sa valise. Un départ sans préméditation. Une vieille romancière anglaise en est le déclic, la forêt de Brocéliande, le refuge.

Là, dans une chambre d'hôtes environnée d'arbres centenaires, encore hagard de son geste insensé, il va rencontrer Gaëlle la douce, son fils Gauvain, enfermé dans le silence d'un terrible secret, Raymond et ses mots anciens, Adèle, jeune femme aussi mystérieuse qu'une légende. Et Platon, un chat philosophe.

Qui sont ces êtres curieux et attachants ? Et lui, qui est-il vraiment ? S'il cherche dans cette nature puissante les raisons de son départ, il va surtout y retrouver sa raison d'être.



Après avoir été sage-femme, Agnès Ledig se consacre à l'écriture. Elle publie *Marie d'en haut* en 2011, puis obtient le prix Maison de la Presse en 2013 pour *Juste avant le bonheur*. La fidélité de ses lecteurs assure à Agnès Ledig un succès pérenne porté par six romans ainsi que deux albums Jeunesse.

Flammarion

SE LE DIRE ENFIN

DU MÊME AUTEUR

Romans

Marie d'en haut, Les Nouveaux Auteurs, 2011 ; Pocket, 2012.

Juste avant le bonheur, Albin Michel, 2013 ; Pocket, 2014.

Pars avec lui, Albin Michel, 2014 ; Pocket, 2016.

On regrettera plus tard, Albin Michel, 2016 ; Pocket, 2017.

De tes nouvelles, Albin Michel, 2017 ; Pocket, 2018.

Dans le murmure des feuilles qui dansent, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de poche, 2019.

Albums Jeunesse

Le petit arbre qui voulait devenir un nuage, Albin Michel-jeunesse, 2017.

Le Cimetière des mots doux, Albin Michel-jeunesse, 2019.

Essais

L'esprit papillon : déployez vos ailes et gagnez en légèreté, Fleuve éditions, 2016.

Mon guide gynéco : devenir actrice de sa santé, Pocket, 2016.

Je te donne, 3 histoires d'amour, avec Martin Winckler, Laurent Seksik et Baptiste Beaulieu, « Librio », J'ai Lu, 2019.

Agnès Ledig

SE LE DIRE ENFIN

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0814-5796-6

Puisse la force de l'âge nous donner le courage
d'accomplir de l'enfance nos rêves les plus fous.

À Valérie

Tout croît avec une hâte divine.
La moindre créature végétale darde
son plus grand effort vertical.
La Maison de Claudine, Colette

Prologue

Platon s'approcha de l'arbre à pas de loup, grimpa le long du tronc couvert d'une mousse épaisse, ses griffes largement déployées pour atteindre l'écorce et s'y agripper. Deux énormes branches jumelles – qui, à deux mètres du sol, partaient à l'opposé l'une de l'autre – offraient à son corps gracile une zone plane et confortable. Il s'allongea et ferma les yeux. Le chat pouvait rester ainsi des heures sans bouger. À l'affût du moindre bruit, en sécurité, perché là-haut au bord d'une clairière calme.

Le temps s'écoulait, rythmé par l'agitation alentour et les nombreux chants d'oiseaux.

Le bruissement des feuilles répondait au murmure imperceptible des graminées qui dansaient dans le vent.

L'animal, enveloppé de verdure, se laissait bercer par le concert que la nature lui jouait, riche de milliers de solistes.

Platon ne céderait jamais sa place car il sentait qu'elle était sienne. Rien ne pouvait s'opposer à cette douce vérité.

Après sa sieste, il pandicula avec soin puis s'éloigna comme il était venu, vers sa maison de Doux Chemin, intrigué par cette sensation éprouvée durant son sommeil. Il se retourna juste avant de bifurquer vers le sentier qui menait au hameau, pour regarder le tilleul une dernière fois.

Rien ne serait plus comme avant.

PARTIE I

Tout est changement, non pour ne plus être
mais pour devenir ce qui n'est pas encore.

Épictète

Quai numéro 1

Édouard raccrocha, un sourire satisfait sur les lèvres.

Il observait sa femme apporter quelques corrections à son maquillage à l'aide de son miroir de poche. Longs cils, grands yeux noisette, pommettes hautes, lèvres pulpeuses, chevelure soyeuse. Son épouse était une très belle femme. Longtemps il avait ressenti cette fierté de voir les hommes se retourner sur son passage, lorsqu'il l'avait à son bras. Assis en terrasse sur le parvis de la gare de Vannes, ils terminaient leur verre. Leur TGV entrerait bientôt en gare pour les déposer à Paris. Ils reprenaient le travail deux jours plus tard. Armelle était heureuse de rentrer. Ce séjour dans le golfe du Morbihan avait eu beau être charmant, elle n'avait pas pu décrocher de ses mails professionnels dont elle était inondée au quotidien. Une négligence de deux semaines l'aurait condamnée à la noyade dès son retour. De quoi la rendre nerveuse durant toutes les vacances. Et puis, Armelle avait engagé un processus important avant leur départ. Elle était impatiente d'en constater les effets.

— Le notaire, annonça Édouard en rangeant le téléphone dans sa poche. La maison de ma mère est vendue.

— En voilà une bonne nouvelle ! Nous allons enfin pouvoir refaire la cuisine.

— Elle est encore fonctionnelle, non ?

— On voit bien que tu n'y passes pas beaucoup de temps !

Se le dire enfin

Alors qu'il avalait en silence cette dernière remarque, Édouard aperçut une vieille dame, petite et menue, qui sortait de la gare. D'une main, elle tirait avec difficulté une lourde valise sur laquelle était calé un gros vanity-case. De l'autre, elle tenait un sac à main en cuir rouge. La femme portait un élégant chemisier à fleurs sur une jupe plissée, et sa chevelure blanche relevée en un chignon parfait était surmontée d'un chapeau en feutre de couleur crème orné d'une fine dentelle. De minuscules lunettes rondes menaçaient de s'échapper du bout de son nez. Un personnage d'Agatha Christie, se dit Édouard, jusque dans les moindres détails, hormis des baskets aux pieds qui la reliaient à la modernité au même titre qu'un éclairage LED dans une grotte du paléolithique. Elle s'immobilisa, leva la main pour se protéger du soleil et poussa un bruyant soupir en scrutant au loin les autobus en correspondance.

— Vous voulez de l'aide ? proposa Édouard en se levant.

— *Well!* Voilà qui est fort aimable, cher monsieur, répondit-elle avec un fort accent anglais. Cette valise doit peser autant livres que moi.

— Fais vite, s'agaça Armelle, le train ne va pas tarder.

— Au pire je te rejoins sur le quai, dit Édouard en enfilant son sac à dos. C'est juste à côté.

— Tu ne veux pas me laisser ton sac ?

Il ne répondit pas.

Armelle les regarda s'éloigner sur le parvis en direction de la gare routière, de l'autre côté de la route. Son mari avait pris un peu d'embonpoint ces dernières années. Il était grand, pour le moment cela se voyait peu. L'âge et l'effet d'un certain relâchement alimentaire œuvraient. Si l'ensemble restait tonique, le ventre commençait à prendre ses aises. Armelle lui faisait régulièrement la remarque, elle qui entretenait son corps à l'équerre comme une haie de thuyas. Il lui renvoyait toujours un « à quoi bon ? » blessant.

Quai numéro 1

Après tout, c'est son problème, pensa-t-elle sans état d'âme.

Édouard portait le gros vanity-case d'une main et tirait la valise dont les roulettes martelaient le pavé tel un roulement de tambour sur le chemin du condamné vers l'échafaud. L'idée lui glaça le sang. Pourquoi cette image alors qu'il n'avait aucune raison de ressentir la situation comme telle ? La vieille dame suivait en trotinant derrière lui, sans se laisser distancer. Ils disparurent derrière le premier bus de la rangée.

Armelle ferma son miroir d'un geste lent. Saisir un verre, ouvrir son agenda, écrire un message sur son téléphone, chaque mouvement de ses doigts fins toujours parés d'un vernis rouge était gracieux. Elle rassembla ses affaires, sortit son porte-monnaie pour régler les consommations. Le train serait bientôt en gare et Édouard ne revenait pas. Elle hésitait à l'appeler pour lui préciser l'horaire de départ. Il le connaissait. Elle se fit violence pour ranger son téléphone dans son sac et pesta contre l'irresponsabilité de son mari.

Debout, chargée de bagages, elle vit le troisième bus s'engager sur la route à destination de Rennes et passer à sa hauteur. Son regard s'attarda sur les occupants. Un indéfinissable mélange de colère et de panique s'empara d'elle quand elle aperçut son mari assis sur un siège à côté de la vieille dame au chapeau.

Édouard la regarda à peine avant de tourner la tête. Cette lâcheté légendaire qu'elle lui avait toujours prêtée, sans pour autant l'imaginer capable d'un tel acte.

L'autocar venait de disparaître au bout de la rue quand un haut-parleur annonça l'arrivée imminente du TGV pour Paris.

Quai numéro 1.

Le déserteur

Aujourd'hui encore, Édouard ignore ce qui le poussa à monter dans le bus ce jour-là.

Il avait eu le temps, durant les quelques dizaines de mètres franchis pour rejoindre la gare routière, de demander à cette petite femme frêle la destination de ses vacances. Sa réponse l'interloqua.

— Je vais au cœur de la forêt de Brocéliande, pour travailler.

— Travailler ? Quel genre d'activité exercez-vous à votre..., enfin, vu...

— Mon âge ? Jeune homme, je fais un métier que l'âge n'empêche pas continuer. Je suis... *writer*. Comment dit-on ? Écrivaine ?

— Oh. En effet. On dit écrivain. Et vous cherchez l'inspiration là-bas ?

— *Exactly* ! Voilà dix ans je m'y rends chaque automne, à la même endroit, et j'y trouve toujours les réponses de mes questions, et des idées. Le magique effet de la forêt.

À cet instant précis, Édouard n'avait plus aucune envie de prendre le train avec sa femme. Ni de réinvestir leur appartement, ni de retourner au travail. Il éprouvait l'irrésistible

Se le dire enfin

besoin de trouver une réponse à la question qui le hantait depuis quinze jours. En réalité depuis des années.

Il regarda la vieille dame monter dans le bus, tandis que son propre pied droit vint se poser de lui-même sur la première marche. Il sentit alors la main de sa conscience lui écraser l'épaule – *Tu ne vas pas faire ça à Armelle!* –, s'en dégagea d'une pensée brusque et s'engouffra dans le véhicule, fuyant ses remords naissants, juste avant que les portes ne se referment.

Il acheta son billet et vint s'asseoir à côté de la dame au chapeau. D'abord surprise de le voir, elle afficha vite un sourire pour dissiper son étonnement.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle d'un ton poli.

— Quelques questions urgentes me taraudent. Croyez-vous que l'endroit où vous allez offre des réponses à tout le monde ?

— Il y a qu'un moyen le savoir. Mettez-vous à la fenêtre, vous profiterez mieux de le paysage.

L'attitude de la femme déconcerta Édouard. Elle aurait pu être offusquée de le voir ainsi abandonner son épouse sur le parvis d'une gare. Il s'attendait à des remontrances et l'injonction immédiate de la rejoindre. Ce qu'il aurait fait. Sa conscience patientait toujours au pied du bus. Édouard n'était pas un sale type. Pas un méchant. Peut-être un peu lâche, par facilité.

À la place, ce petit sourire complice, comme si elle savait. Comme si elle avait deviné ce qui se jouait en lui depuis deux semaines.

Théâtre d'une cruelle bataille, le cerveau d'Édouard le tenait prêt à redescendre du véhicule et à la fois déterminé à y rester. Un supplicé écartelé entre quatre chevaux. Rentrer dans le rang ou en sortir ? Les deux options causaient douleur : l'une lancinante et longue, l'autre brève et intense. Comment être sûr que la connerie monumentale que vous

Le déserteur

êtes sur le point de commettre est la seule issue ? L'Anglaise ne le laissa pas s'embourber dans ses doutes.

— Vous devez avoir de bonnes raisons abandonner votre épouse sur le quai d'un gare sans prévenir. Elle se débrouille. *She's not a child*. Cherchez vos réponses, et vous reviendrez après.

Un déserteur.

Il ressentait à cet instant précis ce qui se joue dans les tripes du soldat qui vient de quitter, au petit matin, la ferme où sa troupe a passé la nuit avant de retourner au front. La peur des conséquences annihilée par la puissance enivrante de la liberté. Un mélange excitant, proche de l'extase. Et pourtant dangereux, avec le risque de se perdre.

Quels étaient les pouvoirs de cette femme ? En une phrase, elle lui avait donné la force de s'évader, alors qu'il se sentait prisonnier depuis des années – et plus encore depuis la lettre.

Durant le trajet, Suzann sentit Édouard flotter dans un état second, bercé par les mouvements de l'autocar et l'étrange ivresse de sa décision. Sans le connaître, elle supposa que se jouait en lui un conflit entre l'adulte responsable qui regrette déjà sa décision et le naufragé heureux qui aperçoit au loin le rivage. Suzann était fière ! Oh oui ! Fière de cette capacité, acquise avec le temps, de se promener en bordure des gens, sur ce rempart qui séparait leur forteresse de celle des autres. Elle arpentait leur courtine, en cherchant tous les détails, toutes les fêlures dans l'édifice qui les rendaient fragiles et expliquaient leur comportement quand il était question d'affronter le monde extérieur. Il fallait la jouer fine. S'approcher assez près pour voir à l'intérieur sans trop se pencher afin de ne pas basculer dans le vide.

Rester sur le chemin de ronde.

Ainsi observait-elle l'homme à ses côtés juste après ce coup de folie. Abandonner sa femme sur le parvis d'une gare, en d'autres termes, tout plaquer, comme le disait l'expression. À force de séjours dans le pays de Molière et mue par une

Se le dire enfin

curiosité sans limites, Suzann raffolait des expressions françaises que sa langue maternelle paraît d'autres images.

Du reste, si les motivations de ce voyageur égaré semblaient intéressantes à étudier, il ne s'agissait pas d'en faire un objet d'expérimentation pure. Suzann comprit dès les premiers instants que l'homme endurait une réelle souffrance qu'elle ne voulait pas trop attiser. Pour autant, elle ne chercha pas à apaiser ce futur héros romanesque qui lui paraissait être, depuis la première seconde, un cas remarquable et inespéré.

Elle sortit son téléphone de son sac en cuir rouge.

— Je vais mettre une petite message à notre hôtesse charmante, pour vérifier si elle peut accueillir vous.

— Et si elle ne peut pas ?

— Je suis sûre elle trouvera pour vous un petit place. Je sais elle dispose une chambre sous le toit que jamais elle ne loue. Peut-être pour les cas *desperate* comme le vôtre.

— Je semble si désespéré ? s'inquiéta Édouard.

— Voulez-vous vraiment que je réponde vous ?

— Non.

— Je m'appelle Suzann. Suzann Overshine.

— Édouard Fourcade.

— *Nice to meet you.*

— Et où m'emmenez-vous ?

— Je emmène vous nulle part, vous suivez moi, c'est différent ! lui rétorqua-t-elle.

Édouard détourna son regard. À cinquante ans, on n'attend pas des autres qu'ils décident à votre place. Elle comptait bien lui rappeler cette réalité tout en se gardant d'avouer qu'elle y voyait là un intérêt personnel.

— C'est vrai, admit-il. Alors, où allons-nous ?

— Dans un petit hameau qui s'appelle Doux Chemin, près Tréhorenteuc, à l'ouest de Brocéliande. Vous connaissez un peu ce forêt ?

— Non. Pas vraiment.

— L'endroit inspire, vous verrez. *My Godness*, Gaëlle vient de répondre moi, déjà.

Suzann rajusta ses lunettes pour déchiffrer le message qui s'affichait sur l'écran. Malgré la largeur de police, les mouvements du bus rendaient la lecture incertaine. La vieille femme n'éprouvait qu'une seule grande peur dans sa dernière ligne droite. Décliner de la tête et des yeux. Elle pouvait imaginer la surdité, le fauteuil roulant, et même l'incontinence, pas la cécité. Encore moins la dégénérescence intellectuelle. Elle avait beau essayer de ne pas y penser, chaque lecture un peu floue, chaque mot cherché un peu trop longtemps la confrontait à la réalité. Suzann s'effiloçait comme le lien qui balançait la mort au-dessus de sa tête.

— Elle demande moi combien de temps vous restez, et quel confort vous voulez.

— Je n'en ai aucune idée. Je ne devrais même pas être là. Pour le confort, je me contente de peu.

Édouard la regardait pianoter une réponse, de ses deux pouces courbés par l'arthrose, avec une rapidité déconcertante.

— J'ai l'impression de voir ma fille écrire à ses copines.

— Ah ? *Well*, question d'habitude, non ?

— J'ai toujours été admiratif des adultes qui s'adaptent au monde moderne avec une facilité d'enfant.

— Encore plus les vieilles âgées femmes comme moi, je suppose.

— Oui.

— Il suffit de entretenir sa ouverture de l'esprit, sa capacité de changement. Ces petites choses de technologie sont si pratiques ! Sauf quand on doit fuir sa femme.

Édouard sourit à ce trait d'humour, lui qui venait de couper son téléphone à cause des appels et des messages incessants d'Armelle. La romancière avait l'art d'accompagner ce genre de remarque piquante d'un sourire simple qui faisait

Se le dire enfin

immédiatement passer la pilule. Une petite résistance préalable dans l'œsophage n'empêchait pas d'avaler.

— Elle a un solution pour vous. Elle attend nous à Paimpont à notre arrivée. Elle parle d'un très gros orage.

Suzann se pencha alors vers la fenêtre pour constater qu'en effet, un énorme nuage noir œuvrait au fond de l'horizon, déchirant le ciel de nombreux éclairs.

Le reste du voyage, entrecoupé de quelques rares silences, permit aux deux passagers de se raconter leur parcours. L'incongruité de la situation les incitait néanmoins à la réserve. Suzann savait distiller avec mesure les éléments de sa vie, pour ne laisser marcher personne sur son propre chemin de ronde.

Aux yeux d'Édouard, la forêt sous des trombes d'eau parut sinistre et inquiétante. Les arbres affrontaient la pluie avec courage, jamais à l'abri d'être la cible du prochain éclair qui couperait le pauvre élu en deux sur toute sa hauteur et le condamnerait à mourir en quelques années seulement. Les bourrasques secouaient les branches et l'eau ruisselait sur le bas-côté de la route, plaquant au sol les longues tiges d'herbe verte comme des cheveux mouillés qu'on peigne. Suzann aimait ces moments où elle pouvait admirer la nature qui se déchaîne en étant bien à l'abri. Elle avait survécu jusque-là à tous les orages, toutes les tempêtes, quelques inondations, un incendie, de la neige à n'en plus finir certains hivers des années 1960, alors à son âge, elle savourait la force des éléments, admirative de ce grand tout-puissant dont elle faisait partie.

Elle n'avait plus l'âge d'avoir peur.

L'inconnu du bus

Arrivée en avance, Gaëlle savourait d'être à l'abri dans sa voiture. Les énormes gouttes martelaient la carrosserie dans un fracas assourdissant. Ce genre d'orage, assez fréquent en cette période de l'année, pouvait être violent, et elle espérait qu'aucun dégât ne serait à déplorer dans la grange. Rénover et entretenir une maison comme la sienne, dotée d'anciennes dépendances, représentait une charge de travail immense. Certains jours, elle se décourageait d'y vivre seule avec son fils. Il l'aidait déjà beaucoup mais n'avait que quinze ans. Elle refusait de l'impliquer dans ses propres choix, même si ceux-ci avaient été dictés par la recherche d'un équilibre pour lui. Elle ne se plaignait jamais de la solitude, de peur qu'on lui rétorque qu'il lui faudrait un homme à la maison.

Qui était celui que Suzann annonçait dans son message ? Cette arrivée impromptue ne la dérangeait pas ; Gaëlle était dotée d'un sens aigu de l'accueil. Pour autant, le mystère avait de quoi éveiller sa curiosité et elle avait hâte de comprendre.

Quand le long véhicule se gara sur la place devant l'église de Paimpont, Suzann se leva pour guetter Gaëlle. Elle mit quelques instants avant de l'apercevoir.

— *God be praised*, elle est là. La blanche voiture ! s'exclama-t-elle.

— Allez-y, je m'occupe de vos affaires.

Se le dire enfin

— Vous êtes fort aimable, cher Édouard.

Son sac sur le dos et le vanity-case en main, Édouard courut en tirant la grosse valise anglaise vers la voiture où Suzann s'était déjà abritée. Gaëlle en sortit pour lui ouvrir le coffre et l'aider à charger les bagages avant de se réfugier dans l'habitacle pour de brèves présentations. Il avait suffi de quelques secondes sous la pluie pour qu'ils soient trempés tous les trois. Suzann avait ôté son chapeau et le tamponnait avec un mouchoir en tissu brodé, pendant que la voiture traversait les rues de Paimpont floutées par l'averse.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? lui demanda la conductrice, en regardant dans le rétroviseur.

Édouard n'eut pas le temps d'élaborer une phrase qui puisse résumer sa situation abracadabrantesque.

— Il cherche des réponses, dit la vieille dame qui poursuivait le sauvetage de sa coiffé humide.

Suzann était experte dans l'art d'intervenir avec justesse pour distiller la bonne information au bon moment. Quelques mots bien choisis, une grande place accordée au mystère, pour laisser s'enchaîner la suite. La technique se montrait toujours intéressante. Elle semait des graines à la volée sans savoir ce qu'elles donneraient en poussant.

— Vaste programme, constata Gaëlle. J'espère que votre séjour vous permettra de les trouver. Et vous Suzann, comment allez-vous ?

— Je suis si ravie être là. Je cherche des idées. Un peu plus que dans les autres années. Aurai-je la jolie chambre de le bas ?

— Elle se languit de vous.

— Se languit ? Quel charmant mot !

Gaëlle admirait les capacités cognitives de la romancière anglaise. Une cliente discrète et raffinée qui ne gardait le lien qu'à travers quelques lettres lorsqu'elle était chez elle en Angleterre, mais qui revenait chaque année avec une exemplaire fidélité passer quelques jours auprès d'eux en septembre.

L'inconnu du bus

— Se languir signifie attendre avec un certain chagrin lié à l'absence.

— Voyez-vous, Édouard, même les chambres ont une âme dans Brocéliande, dit Suzann en s'adressant à la banquette arrière.

À quelques kilomètres de là, un homme binait son jardin en épiait le bout du chemin. Suzann était déjà de retour et il n'avait pas vu passer les mois. Si les hirondelles faisaient le printemps, la romancière annonçait chaque année les jours qui déclinent et les premiers feux de bois. Elle n'y était pour rien, mais il détestait l'automne, le potager qui s'endort, les nuits interminables, l'humidité lancinante. Il préférait de loin le printemps et la renaissance de tout. Il marmonna en ramassant quelques pierres sur lesquelles son sarcloir venait de buter, les jeta dans un seau abîmé au bout de l'allée avec une précision d'orfèvre. Rares étaient ceux qui tombaient à côté. Cette année encore, il essaierait de viser au plus juste pour approcher l'Anglaise, comme il savait le faire avec les cailloux. Voilà sept ans qu'il essayait sans succès.

L'orage s'éloignait vers l'est et la voiture croisa bientôt l'éclat du soleil sur la route détrempée. Ils quittèrent la nationale pour bifurquer vers une voie secondaire qui s'enfonçait dans une forêt plus dense. Des pistes rectilignes s'échappaient de la route à intervalle régulier, témoins d'une exploitation forestière active et soutenue. Cela allait à l'encontre de l'image qu'Édouard se faisait de Brocéliande et de la légende à laquelle elle était liée : des arbres tordus et couverts de mousse, des korrigans, des fées, une épée dans un rocher.

Le panneau Doux Chemin apparut enfin. Dans la clairière, quelques maisons de pierres se dressaient, groupées comme pour se tenir chaud l'hiver.

— Regardez, Suzann, l'interpella Gaëlle, Raymond est devant chez lui. Il sait que vous arrivez. Il a dû guetter la voiture.

Se le dire enfin

— Ah ce charmant Raymond ! dit-elle en lui faisant un signe de la main quand le véhicule passa à sa hauteur.

L'homme âgé portait un pantalon en denim et un pull ordinaire qui laissait apparaître un ventre fatigué. De sa main pleine de terre, il avait enlevé son chapeau en feutre pour s'incliner au passage de la vieille dame. Un peu artificiel, le geste n'en était pas moins élégant. Le tableau touchant fit sourire Édouard.

La voiture s'immobilisa devant la dernière maison du hameau, construite en retrait du chemin dont le macadam laissait place à la terre dans un dégradé aléatoire. On ne savait si le goudron agrémenté de mauvaises herbes et de fleurs sauvages grignotait l'herbe ou s'il fallait y voir l'inverse. Ici, la nature et l'homme se confondaient tout en délicatesse. Devant eux, une cour encerclée d'autres bâtiments, certains en rénovation, eu égard à la bétonnière abritée sous un appentis et au petit échafaudage qui couvrait le mur de la vieille grange de gauche.

La porte de la maison s'ouvrit alors et un adolescent en surgit. Il se précipita vers Suzann pour lui tenir la portière et attendit qu'elle soit debout face à lui pour la prendre dans ses bras.

— Mon petit ange ! Je suis heureuse de revoir toi. Ne me serre pas trop fort ! *My holy god*, tu as encore grandi. Quand arrêteras-tu ?

Elle posa sa main fripée parsemée de taches brunes sur la joue du garçon, puis elle lui agrippa l'avant-bras pour qu'il la guide entre les flaques de la cour.

D'un air curieux et anxieux, le garçon dévisagea l'inconnu qui s'était joint au voyage. L'instant d'après, il souriait à Suzann. Édouard lui avait lancé un bonjour qui resta sans réponse. Gaëlle s'approcha pour l'aider à décharger les bagages. Il ne s'agissait pas de faire rouler la valise sur le parterre boueux. Elle saisit le vanity. Dans un geste instinctif, Édouard avait déjà enfilé son sac à dos. Reçu une quinzaine

L'inconnu du bus

de jours plus tôt, alors qu'il venait de fêter ses cinquante ans, le courrier – qu'il cachait dans sa pochette d'ordinateur – lui avait fait l'effet d'un électrochoc.

— Mon fils s'appelle Gauvain. Il ne parle pas.

— Ah. Pas du tout ?

— Non. Il est aussi un peu réfractaire à la nouveauté, surtout quand la nouveauté est un homme. Je serai là pour faire le lien.

— Merci de m'accueillir au pied levé.

— Beaucoup de réponses se cachent dans les branches des vieux arbres alentour. Certains mystères vous étonneront.

Le premier soir

La nuit était noire désormais ; aucun éclairage public ne venait la contrarier. Allongé dans le lit en bois d'une petite chambre sous les toits, Édouard se remémorait la journée.

L'endroit était agréable et assez grand pour qu'il puisse y respirer à son aise. À plusieurs reprises, il avait failli se cogner aux poutres basses de la charpente.

Une minuscule salle d'eau se trouvait en haut de l'escalier extérieur, commune avec la chambre d'en face où logeait une jeune femme. Si elle pouvait être contrariée à l'idée de partager une partie de son intimité avec un parfait inconnu qui arrivait à l'improviste, elle n'en montra rien durant le dîner. Elle l'étudia sous toutes les coutures pendant le repas. Elle rangea la table et disparut juste après.

Édouard ne la revit pas.

Il repensait à l'épaisse chevelure châtain clair de Gaëlle et à cette longue mèche, échappée de sa tresse, plaquée sur son front mouillé, quand ils s'étaient réfugiés dans la voiture à la sortie du bus. Ses joues rondes étaient alors roses sur une zone étonnamment délimitée, comme si deux gros pétales s'étaient posés là. Elle n'était pas maquillée. Une beauté naturelle dont il n'avait plus l'habitude, et qui lui plaisait pourtant.

Se le dire enfin

Il essayait d'imaginer son âge, mais se savait très mauvais à ce jeu-là. Il se trompait, parfois de manière inconvenante. *Entre trente et quarante ans ? Guère plus. Pas moins étant donné l'âge de son fils !*

Édouard avait savouré le délicieux repas à base de légumes du jardin et de pain artisanal. Son épouse détestait cuisiner et se contentait souvent de plats surgelés ou achetés chez le traiteur. Si l'homme avait quelques velléités pour l'art culinaire, il manquait de temps pour s'y atteler. Il retrouvait avec plaisir ce genre de cuisine simple et goûteuse – cela lui rappelait les vacances chez ses grands-parents dans la campagne de son enfance.

De façon exceptionnelle, le dîner avait été pris en compagnie d'un couple de clients qui quittait les lieux le lendemain. Gaëlle proposa à Édouard de se joindre aux repas familiaux, en compagnie de Suzann et d'Adèle, sa jeune voisine de palier. Le fait d'arriver avec la romancière suscitait un accueil chaleureux et privilégié.

En outre, sans voiture, ce hameau laissait peu de place à l'autonomie.

Édouard ne pensa pas au coût du séjour : la maison maternelle vendue, il allait toucher une somme importante. Il pouvait bien se permettre quelques dépenses et se remémora soudain l'idée saugrenue de sa femme de vouloir refaire leur cuisine – qu'elle n'utilisait guère ! Il constata surtout que cette liberté de jouir de son argent sans se justifier auprès de son épouse était un sentiment nouveau. Il frissonna devant cette soudaine prise de conscience. Son épouse gérait à peu près tout au quotidien et il se laissait porter depuis des années dans ce confortable courant où tout était programmé. Même s'il donnait son avis, il n'était acteur de rien.

Il reposait sur le lit, vêtu d'un simple caleçon. N'en ayant que deux autres dans son sac, il allait devoir jongler sans se laisser déborder. Un porté, un disponible, un qui sèche. Gaëlle lui avait promis un peu de lessive à cet effet. De même

Le premier soir

pour son tee-shirt de rechange et le seul pantalon qu'il portait sur lui au moment des faits. Le reste s'en était allé dans la valise commune traînée par sa femme.

Édouard l'imaginait fulminer, ou pleurer, ou les deux à la fois. Il avait essuyé d'autres tempêtes à moindre échelle, alors...

Penser à Armelle le plongeait dans la culpabilité. Il essayait de chasser ses pensées. Voilà quelques heures qu'il avait fui et il ne ressentait aucun soulagement. Aucun remords non plus. En dehors d'une tension du diaphragme et d'un souffle court, il avait l'impression d'habiter un corps inerte. Il aurait pu se sentir léger de goûter à de grandes bouffées de liberté entre les côtes, exalté d'avoir fui sur un coup de tête, curieux d'expérimenter le bonheur de se laisser porter par des décisions instinctives. Rien de tout cela. Le temps passait et Édouard reposait sur ce lit en se demandant quel genre de déserteur il était.

La porte de la chambre mitoyenne venait de s'ouvrir et de se refermer. De l'autre côté du mur, Édouard entendit la jeune femme éternuer sur le palier, d'un minuscule « atchiiii » qui la lui rendit attachante.

À sa droite, son téléphone, toujours éteint, qui contenait à coup sûr les vociférations de sa femme. Tant qu'à fuir, autant fuir en paix.

Suis-je un monstre ?

Il aurait pu demander au chauffeur de s'arrêter, faire du stop pour retourner à Vannes, prendre le TGV suivant et essuyer les cris de sa femme en arrivant à Paris. Mais un déserteur ne revient pas sur ses pas. Qui irait de son plein gré au-devant de son peloton d'exécution ?

À sa gauche, le courrier reçu quinze jours plus tôt, plié dans son enveloppe.

Un fil invisible, qui passait à travers lui, reliait ces deux éléments. Son téléphone et la lettre. Sa femme et son passé.

Se le dire enfin

Il entreprit de le détricoter car, tout emberlificoté autour du cœur, ce fil le serrait inéluctablement.

Cette enveloppe avait été posée par la secrétaire de l'accueil sur son bureau, au milieu des épais dossiers.

Le choc fut doux et puissant à la fois.

Puis les vacances avec sa femme, les nombreuses frictions quotidiennes, les moments calmes et sereins quand il partait seul pour marcher au bord de la mer ou sur les remparts de la ville.

Le retour à la gare.

Cette valise à porter.

Une romancière malicieuse qui lui avait parlé de réponses.

Ses questions.

La montée dans le bus.

L'arrivée à Doux Chemin.

Et là, en caleçon, dans un lit en bois, sur un drap bleu à pois, dans la nuit d'une forêt légendaire paisible après l'orage, un téléphone éteint et une lettre à portée de main.

T'es un salaud.

Lui le gentil garçon, le fils raisonnable, le gendre parfait, le mari dévoué.

Ce téléphone inanimé le narguait à côté de l'oreiller. Il le prit en main, le reposa, détourna les yeux vers la fenêtre pour tenter d'échapper à la tentation. En vain. Agacé, il le saisit et l'alluma. De nombreux messages. Un de Pauline, leur fille : « Kes tu fous, papa ? » Vingt-sept SMS de sa femme, dont le dernier : « Je ne te pardonnerai jamais ce que tu as fait aujourd'hui. » Prenant son courage à deux mains, il finit par répondre : « J'ai besoin de prendre du recul. Je t'appellerai bientôt. » Puis il éteignit son portable pour ne pas affronter de réponse. Il jeta l'appareil désormais inoffensif dans le fauteuil à côté du lit, avant de saisir la lettre, qu'il retira de l'enveloppe et déplia avec précaution pour ne pas l'abîmer. Sa lecture l'inonda à nouveau d'une douce chaleur contre laquelle il ne pouvait lutter. Contre laquelle il ne *voulait* lutter. Seulement

Le premier soir

sentir, éprouver, savourer, replonger dans ses souvenirs et se demander comment il envisageait l'avenir.

Un salaud heureux.

Il sortit ensuite de son sac le petit carnet aux coins usés qui le suivait dans la plupart de ses déplacements depuis l'âge de dix-sept ans. Un journal inachevé qu'il espérait toujours compléter de quelques scènes magiques et dont les dernières pages restaient vides depuis tant d'années.

Et il en commença la lecture...